

MOREL (Pauline), poétesse : 1 lettre, manuscrits

23 Mai 25

Maître,

Veillez m'excuser si je me permets de vous déranger dans votre paisible retraite mais je viens de terminer la lecture de vos poèmes réunis sous le titre « Roses de Noël ».

J'avais compris l'allusion du titre... j'en fus émue ! J'ai lu les poèmes... j'en suis ravie !

Depuis longtemps je vous connaissais un peu, par quelques poésies (de Chez vous et Au champ et au foyer) parues dans l'anthologie et par la bibliographie qui y était jointe. J'enviais le bonheur tranquille du poète Achille Millien vivant dans le coin de France où il naquit, loin des villes, où parmi la foule fiévreuse et indifférente, on passe isolé. Oui j'envie ceux qui peuvent chanter : *Nivernais, mon pays, je ne t'ai pas quitté !*

J'eus l'honneur de vous connaître aussi par une aimable lettre que vous écrivîtes l'an dernier à mon mari Charles Morel à propos d'une illustration, qu'il composa pour vos vers dans « la Chanson Française ». Nous apprîmes alors que votre vue s'affaiblissait... hélas nous vous plaignons sincèrement, oui très sincèrement, avec l'espoir que cet affaiblissement n'eut pas de suite, ou du moins pas d'aggravation.

Après avoir savouré les poèmes de guerre, les mois et tous les poèmes de douceur et de bonté que renferme

/

« Roses de Noël », je pense qu'un poète, surtout un poète religieux possède en lui-même, quelque chose de grand puisque à lui, plus qu'à tout autre, Dieu dispensa les dons du cœur, de l'esprit et de l'âme, qui permettent malgré les vicissitudes de la vie, d'aimer, de rêver, d'espérer.

Je n'ai pu résister, après le charme de ma lecture, de vous dire tout cela, tel que nous le pensons, mon mari et moi, car, étant tous deux un peu artistes et poètes, nous sentons la subtile beauté des êtres et des choses. Nous devinons aussi que dans ce coin du Nivernais où vous devez être aimé autant qu'admiré et vénéré, vous trouvez certainement en votre mémoire de jolis et touchants souvenirs, souvenirs qui seront dans l'hiver des ans « les Perce-neige ».

Mon mari et moi, nous vous prions de vouloir bien agréer, Maître, avec l'hommage de notre profonde et respectueuse admiration, nos salutations les plus distinguées.

[signé] Pauline Morel

38 Avenue Daumesnil
Paris 12^e

Je me permets de joindre à ma lettre quelques-unes de mes poésies. J'avais l'idée de les réunir toutes pour une plaquette, mais maintenant j'hésite... en valent-elles la peine ? On est mauvais juge pour soi-même, d'ailleurs voit-on des défauts... la difficulté est de savoir les corriger.

Poème n°1

Evolution

A quinze ans, je cherchais la lumière divine
Qui guiderait mes pas vers la haute cité
Où tout est idéal, justice, vérité.
La foi régnait profonde en mon âme enfantine.

A vingt ans, je laissai mes rêves de béguine
De frissons plus humains, mon cœur fut agité
Puis la gloire devint mon bien, ma déité.
Je voulais d'un haut fait, devenir l'héroïne.

Ainsi se transforma l'espoir avec les ans.
Les chimères ont fui. Mes cheveux sont tout blancs
Et je n'ai dans les mains, palme, lauriers ni roses.

Le soir tombe... Je goûte en souriant encor
La douceur du déclin. Sans regret, sans essor,
Je sens dans le passé tout le parfum des choses.

[signé] P. M.

Poème n°2

Le Lis

Un lis était, Madame, amoureux d'une Étoile,
Vers elle, ses parfums suaves et pressants,
Dès que le jour lassé revêtait son long voile
S'élevaient dans l'espace ainsi qu'un pur encens.

L'amant se redressait sur sa royale tige
De ses légers points d'or, qui du lis sont les yeux,
Il contemplait la nuit, pris d'un ardent vertige
La belle qui brillait sur le velours des cieux.

Le lis dans sa candeur, conservait l'espérance
Qu'il verrait apparaître un vaisseau triomphal
Qui de l'idéal flot, franchissant la distance
Le conduirait enfin vers le port zénithal.

Après avoir longtemps espéré ce miracle
Dont l'évocation le faisait tressaillir,
Alors que tout son cœur restait un tabernacle

Il se sentit, hélas, un matin, défaillir.

Jusqu'au soir, il lutta contre la fin prochaine.
Il voulait la revoir, la contempler encor
Celle qui de son être était la souveraine,
La chère bien aimée à la tunique d'or.

Conscient de garder sa dignité suprême
Quand l'idole apparut au céleste séjour,
Vers elle, il fit monter, droit, se grandissant même,
Dans un souffle dernier, son effluve d'amour.

Et moi, je rêve aussi !... Mon Étoile est... la Gloire.
N'en riez pas, Madame !... Espérant l'attendrir,
Mon âme de poète, ainsi qu'un offertoire
Monte ardemment vers elle... en dussè-je mourir !

[signé] P. M.

Poème n°3

Mon Jardin

Sur le rebord de ma fenêtre
Laquelle fait face au levant,
J'ai, ne mesurant pas un mètre,
Un coin de paradis charmant.
Comme un heureux propriétaire,
J'y fais un tour, chaque matin,
Et je redis, toujours sincère :
« Ah, qu'il est joli mon jardin ! »

/

Un peu frêles, deux chèvre-feuilles
Coudoient dans leur berceau de grès
Un lierre aux ténébreuses feuilles :
Puis, venant aussi des forêts,
Des violettes, des fougères
Non loin d'un gentil romarin,
Voisinent avec les bruyères.
« Ah, qu'il est joli mon jardin ! »

Et je fonde mon espérance,
Lorsque reviendra le printemps,
Sur un marronnier qui s'élançe
Tout droit, vers les cieux bienfaisants.
Cet arbre nain, d'unique tige,

Au baobab de Tartarin
Est de comparable prestige, -
« Qu'il est amusant, mon jardin ! »

Je retrouve en cette verdure,
Même en un brin d'herbe jauni,
Un coin de la grande nature,
Un petit rien de l'Infini.
Et quand je vois près de ma vitre
Frissonner le gazon mutin,
Je suis heureuse à plus d'un titre :
« Ah, qu'il est joli mon jardin ! »

Pauline MOREL

Poème n°4

Avril

Avril est un espiègle enfant
Qui chez nous, descend en riant.
Vite, il entr'ouvre les pervenches
Puis sous le chaume et dans les branches
Il sème des nids à foison. -
Ensuite en guise d'oraison,
Comprenant que Pâques s'approche
Le lutin va sonner la cloche.
Ding, ding, dong... C'est le Carillon ! -
De la Moselle au Roussillon,
De la Vendée à la Provence
C'est la fête de l'Espérance.
Adieu les vilains mois d'hiver
Où rien ne chante, où rien n'est clair ! -
Parfois, l'enfant semble fantasque :
On le voit héler la bourrasque...
Bah ! Nous admirerons mieux,
Après elle, un rayon de des Cieux. -
Car pour Avril, rien d'inutile
De nature aimable et subtile,
Lorsqu'il fait dormir le grillon,
Il éveille le papillon.

P. M.